

Gosette LUBONDO

Née en 1993 à Kinshasa (RDC), vit à Kinshasa.

La photographie, chez Gosette Diakota Lubondo, est une histoire familiale.

Tout commence avec l'oncle de son père, Etienne Nkazi, né en 1894 dans le Bas-Congo. Nous ne savons ni dans quelles conditions ni pour quel objet cet homme devint photographe, mais la mémoire familiale situe ses débuts en... 1914. A l'évidence, il s'agit de l'un des tout premiers photographes congolais. Il se trouve que l'un des frères de Nkazi était un très proche disciple de Simon Kimbangu. Si proche qu'il fut enchaîné à sa suite, après son arrestation en 1921, puis envoyé en exil intérieur dans le Maniema. Etienne Nkazi resta proche des cercles Kimbanguistes. Puis, sur le tard, rendant visite à son frère en exil, il s'installa à Kasongo, dans le Maniema, où il mourut en 1964, son fonds photographique disparaissant avec lui.

C'est son neveu, Gaston Yina-Mambu Diakota, qui reprendra le flambeau. Né en 1950, il est encore à l'école quand il commence la photographie (1964). Il se montre habile et passionné. Un enseignant expatrié le repère et l'aide à acquérir un bon appareil. Le jeune homme le rembourse en vendant ses clichés lors de la foire internationale de Kinshasa. Il prend confiance et décide d'en faire son métier, à partir de 1967, d'autant que son oncle étant décédé, il devient le photographe attiré des cercles kimbanguistes.

Il s'ensuit une longue carrière de photographe, faite de hauts et de bas, qu'il poursuit encore aujourd'hui, à l'âge de 70 ans. Parmi les meilleures périodes : une aventure d'associé-fondateur d'un magazine musical dont il est pendant quatre ans, au début des années 80, le photographe et la cheville ouvrière. Le soir les reportages photos dans les concerts, à la grande époque de la rivalité entre Franco et Tabu Ley Rochereau, et le jour la fabrication du magazine. Parmi les mauvais moments, une inondation survenue peu de temps après la fermeture du magazine, qui détruira la majeure partie de son fonds photographique. Ceux qui admirent aujourd'hui les photographies de Seydou Keita, Jean Depara ou Malick Sidibé, se représenteront la valeur d'une telle perte. D'autant qu'elle fait suite à celle de l'oncle Nkazi, le photographe du temps du Congo belge.

Gaston Yina-Mambu Diakota et son épouse Anne-Marie Mawete ont cinq enfants. La cadette, née en 1993, a pour prénom Gosette.

En dépit de cet impressionnant héritage familial, et contrairement à nombre d'artistes congolais qui, parlant de leur vocation précoce, affirment être « né artiste », Gosette n'a pas mûri dès son plus jeune âge le projet de devenir photographe. Elle n'a découvert la photo qu'à l'âge de 14 ans, de manière assez fortuite, à l'occasion d'une petite fête familiale. L'organisatrice ayant décrété, à la surprise générale, que la fête serait réservée aux femmes, chacun se plie bon gré mal gré à l'innovation. Conséquence : l'habituel photographe des réunions de famille n'en sera pas, il faut trouver à le remplacer par une femme. C'est Gosette qui se voit confier l'appareil. Et c'est une révélation. Non seulement ses clichés sont appréciés, mais surtout elle se découvre un intérêt jusqu'alors insoupçonné pour la photo. A partir de ce jour, elle commence à se perfectionner auprès de son père.

Mais c'est une chose de faire des photos pour son plaisir, c'en est une autre d'imaginer en faire un jour son métier. Et puis c'est une chose d'envisager le métier de photographe, c'en est encore une autre d'embrasser l'état incertain d'artiste photographe. Gosette n'était pas préparée à cela et n'y était pas encouragée par son père. C'est sur un coup de tête, ou plutôt dans un fécond moment de confusion, qu'elle franchira le pas.

Nous sommes en 2011, elle a 18 ans, c'est le jour de l'inscription dans les écoles de formation supérieure. Il est convenu avec ses parents qu'elle s'inscrira à l'Institut de communication de Kinshasa. Elle descend en ville, entre dans le périmètre de l'école, mais quelque chose la retient de s'inscrire. L'atmosphère l'opprime. Elle ressort, se dirige vers l'Académie des Beaux-arts toute proche, entre, réalise qu'elle se trouve aussi bien dans cet environnement joyeux qu'elle se sentait mal à l'aise quelques instants plus tôt, et la voilà qui s'inscrit sur le champ. Telle est Gosette Lubondo, indépendante et intuitive. Il faudra plusieurs semaines avant que ses parents réalisent que c'est aux Beaux-arts, et non à l'Ifasic, que se rend tous les matins leur cadette.

Gosette s'épanouit à « l'Académie ». A travers la photo, c'était bien l'art qui l'attirait. En 2013, elle participe à un stage marquant avec le collectif d'artistes kinoïses Les Eza possibles, puis à un atelier animé par le photographe Alexandre Christiaens. La même année, elle réalise un premier travail autonome. Le thème : l'empreinte laissée par les infrastructures de transport délabrées de Kinshasa. C'est sa première série thématique, intitulée *Au fil du temps*.

Gosette est diplômée en 2014, en communication visuelle. La même année, elle présente son travail pour la première fois dans une exposition collective intitulée *Lady by Lady*, au Centre Wallonie-Bruxelles de Kinshasa, dans le cadre du KinArt Studio. Puis, en 2015, elle participe aux échanges animés par Simon Njami lors de la 10^e édition des Rencontres de Bamako. Elle rejoint ensuite une Master Class de photographie promue par le Goethe-Institut et toujours animée par Simon Njami.

C'est en 2016 que Gosette réalise la série qui la révélera. Dans la lignée de son premier travail sur les infrastructures de transport délabrées, elle investit un train désaffecté dans la gare de Kinshasa. Une différence de taille cependant avec *Au fil du temps* : elle réalise cette fois un travail de mise en scène en introduisant des personnages. Cet apport s'avère décisif, tant pour animer la mémoire du lieu que sur le plan esthétique. C'est dans le cadre de l'exposition *Virtual Mobilities* en marge de la biennale de Kampala, fin 2016, que Gosette présente ce travail intitulé *Imaginary Trip*. C'est un succès. Sa carrière démarre.

Elle intègre ensuite une agence européenne qui présente *Imaginary Trip* dans de nombreuses foires ou expositions en Europe, notamment à Arles, Art Paris Art Fair, AKA (Paris) et Mia Photo fair (Milan).

En 2018, Gosette réalise la série *Imaginary Trip II*, pour laquelle elle reçoit le soutien du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Elle investit cette fois une ancienne école créée en 1936 par une congrégation chrétienne dans l'actuel Kongo central, précisément l'école du village de Gombe Matadi. « L'École centrale », comme on l'appelait alors, avait vocation à centraliser les collégiens issus des écoles rurales de la région. Son immense internat a accueilli jusqu'à 500 élèves, mais elle n'a pas survécu à la politique de zaïrianisation voulue par le président Mobutu dans les années 1970. Il reste que l'École centrale a profondément marqué la trajectoire personnelle de plusieurs générations d'habitants du Bas-Congo et celle de leurs descendants. Gosette présente ce travail en novembre 2018 au musée du quai Branly, les œuvres rejoignant dès lors la collection du musée.

Avec ce deuxième « *Imaginary Trip* », à 26 ans à peine, Gosette assoit une identité artistique forte et cohérente. Elle explore la mémoire de lieux autrefois remarquables et dynamiques, mais aujourd'hui tombés en désuétude, voire abandonnés. Bien que délabrés, ils conservent une aura et semblent dotés d'une âme. Gosette a le don de la rendre visible. Dans les deux séries *Imaginary Trip*, elle le fait au moyen de mises en scène soignées, de reconstitutions où prennent place des personnages bien réels, contemporains, dont les poses évoquent la vie qui animait autrefois ces lieux. Grâce à la mise en scène vaporeuse des personnages, certaines œuvres ont une tonalité fantomatique. Dans la deuxième série apparaît même, discrètement, une dimension mystique. Dans les deux cas, pas de sur-démonstration, pas d'excès, l'artiste

fait preuve de sérieux, de respect pour le lieu et d'humilité. Si elle pose elle-même dans ses œuvres, ce n'est pas pour se mettre en valeur. C'est d'abord parce qu'elle est la figurante la plus facile à mobiliser pour son long travail de mise en scène, et ensuite parce que l'implication personnelle de l'artiste accroît formidablement la puissance de la démarche.

Dans la première comme dans la deuxième série *Imaginary Trip*, la temporalité des scènes est parfois incertaine. Le passé accueille le présent, et on ne sait plus très bien qui, du lieu ou de ses visiteurs contemporains, est le fantôme de l'autre. Suivant le vécu de chacun, l'exploration à laquelle nous convie Gosette ranime en nous des souvenirs personnels et interroge notre propre rapport au passé. Ces voyages imaginaires sont en définitive une invitation à notre propre divagation dans le temps. Car l'intention de l'artiste est moins de nous imposer son scénario que de provoquer notre propre imagination. Et de fait, ces scènes peuvent évoquer en nous toutes sortes de souvenirs : un voyage, des souvenirs d'internat, des moments de solitude, de mélancolie, ou tout simplement la nostalgie de ce qui n'est plus.

Il est tentant, pour dire le moins, d'analyser le choix artistique de Gosette à l'aune de son histoire familiale : la notion d'héritage, la reconnaissance envers les aïeux, le refus de l'oubli et de la perte irrémédiable. Faut-il le préciser, Gosette revendique avec fierté l'héritage familial. Mais peut-être ce parallèle est-il trop évident, trop facile, et peut-être conduirait-il à sous-estimer la part de l'équation personnelle, cette mystérieuse chimie qui conduit certains êtres à endosser le devoir de rendre compte de la vie des autres. Toujours est-il que si les références à l'histoire sont nombreuses dans l'art congolais, y compris dans la photographie avec le travail de Sammy Baloji, rares sont les artistes qui s'intéressent en particulier aux marques du temps. Gosette a choisi de rendre compte du passé, de témoigner pour les aïeux et de fixer la trace de leur passage. Seulement, au lieu de circonscrire ce travail de mémoire au cercle familial, elle l'étend à la société congolaise.

Dans sa série intitulée *Tala ngai*, Gosette semble rompre avec son travail sur le passé. En vérité, sa sensibilité à la fuite du temps s'y exprime dans l'autre sens. C'est-à-dire qu'au lieu de témoigner du passé pour les contemporains, elle témoigne du présent pour les générations futures. *Tala ngai* (« Regarde-moi » ou « Rends-moi visite » en lingala) montre l'un des visages du Kinshasa contemporain. A l'origine, une interpellation dans le cadre de la Master class : que signifie être africain aujourd'hui ? Gosette y répond en photographiant quinze femmes, à leur domicile, chacune posant de deux façons : telle qu'elle est chez elle, c'est-à-dire dans sa tenue dite de tous les jours, et telle qu'elle se présente en public, dans des vêtements choisis. Une troisième photo montre une partie de son intérieur. C'est à la fois une réflexion sur la perception de soi et le regard extérieur, et un témoignage sur ce que sont les femmes kinoises en 2020. On pense avoir déjà vu ce type de travail, mais en réalité les trois plans confèrent une grande originalité aux portraits. Qu'avons-nous envie de montrer de nous-mêmes ? Ces femmes répondent avec une touchante simplicité. Leur mutisme, photo oblige, n'est pas ressenti comme un frein à la communication. Tout au contraire, elles semblent nous parler, et il est évident qu'elles ont beaucoup à nous dire. Magie de la photographie !

Pierre Daubert

Introduction biographique au catalogue *Gosette Lubondo*, Editions de l'œil, 2020